

HISTOIRE D'UNE VILLE PERDUE

Il y a deux cents ans, alors que tous les grands Etats de l'Europe étaient en guerre autour de la succession d'Espagne, une armée impériale, commandée par le prince d'Elbeuf de Lorraine, s'en vint près de Naples attaquer, au nom de l'Autriche, ce fief de Philippe V, roi d'Espagne. Le prince d'Elbeuf, vaillant capitaine, mais esprit cultivé, fut vaincu par le charme napolitain, il aima la jeune princesse de Salsa, l'épousa, et, en 1713, renonçant pour de plus doux combats aux luttes martiales, abrita son bonheur sur les pentes du Vésuve, près du village de Portici.

Il s'y fit construire une luxueuse villa. Il recevait parfois la visite d'un paysan auquel il achetait à bon compte des débris de marbres antiques, de bronzes, d'objets d'art de toute sorte. "Je tire ça du puits," expliquait l'indigène. Ce puits intéressa le prince, au point que celui-ci l'acheta au paysan, avec la terre environnante. Des fouilles entreprises aussitôt mirent à jour d'inestimables trésors archéologiques. Il y avait là-dessous un "gisement" d'antiquités, vaste comme une ville. Et c'est alors qu'on se souvint d'Herulanum.

Herulanum était, au temps de l'ancienne Rome, une jolie ville de plaisance, dont les écrivains latins vantaient la position délicieuse sur une colline qui dominait la mer. 63 ans avant notre ère, un tremblement de terre la détruisit à moitié. Et, 16 ans plus tard, la même éruption qui détruisit Pompéi ensevelit sous les cendres la cité fondée par Hercule. Les habitants désertèrent le pays. De nouveaux cataclysmes effacèrent toute trace de la ville. Puis des coulées de lave et de boue submergèrent l'énorme tumulus de cendres. Le volcan se calma. Les hommes revinrent, bâtirent deux villages Resina et Portici. Et l'on oublia jusqu'à l'emplacement de l'ancienne résidence d'été des Romains. On la situait vaguement plus au sud sous Torre del Greco.

Et voilà que le prince d'Elbeuf avait retrouvé Herulanum. Lorsqu'il eut fait, pour son propre compte et celui de quelque amis, une ample moisson d'œuvres antiques, le gouvernement de Naples s'émut et se chargea lui-même des fouilles. Puis les Napolitains chassèrent les impériaux. L'enfant don Carlos fut proclamé roi. Il reprit ses recherches avec diligence, imité un demi-siècle plus tard, par Joseph Napoléon et Murat. Et les travaux, poursuivis depuis lors avec plus ou moins de régularité, n'ont point épuisé ces richesses deux fois millénaires.

La tâche était ardue. Il fallait, pour atteindre le sol de la ville enfouie, percer une croûte très dure de 20 à 25 mètres d'épaisseur. Des galeries souterraines furent creusées. Les ouvriers, mal conduits par des chefs grossiers, donnaient d'une pioche sacrilège dans des marbres précieux, défilage tout ce qui n'était pas "intact," ignorant que le moindre débris fixait un point de l'histoire d'un grand peuple. Les savants, les artistes intervinrent, car Herulanum recelait de plus rares merveilles que Pompéi même.

Pompéi en effet était une ville commerçante, le type de l'active cité latine. Herulanum était la ville artistique, résidence des riches amateurs, et d'un luxe extrême. Ainsi nous furent dévoilés deux aspects essentiels de la vie antique. La ville abondait en boutiques qui révèlent un remarquable raffinement des mœurs: fabriques d'instruments de musique, d'appareils scientifiques, ateliers d'artistes. Dans mainte maison, les murs étaient recouverts de fresques représentant des paysages, des marines, des scènes de

chasse, de pêche, de vengeance, peintes à la manière de Ludius, un décorateur fameux au temps d'Auguste. Une splendide demeure fut entièrement dégagée. C'est la maison d'Aristide, ainsi nommée d'après une fort belle statue qu'on y retrouva. Elle fournit des trésors artistiques qui suffiraient à enrichir le musée de Naples.

Son propriétaire était un oisif érudit. Les bustes en bronze d'Épicure, de Démosthène, de Zénon, de Métrodore, ornaient sa bibliothèque, son tablum. Pendant qu'il y rêvait au frais, prenant parfois des notes au cours de sa lecture, l'éruption vint le surprendre. Il quitta précipitamment la petite pièce, abandonnant sur la table son écritoire complète, que l'on a retrouvée. Les armoires contenaient un trésor: trois mille papyrus enroulés, trois mille volumes calcinés par les cendres brûlantes que les premiers fouilleurs prirent pour du charbon, et dont ils détruisirent près de la moitié.

Les 1,800 volumes épargnés furent transportés par Charles III au Musée royal de Portici. On les croyait inutilisables. Si une main trop promptement les saisissait, ils tombaient en poudre. Un savant helléniste, le P. Antonio Piaggi, grâce à une ingéniosité et une adresse prodigieuses, parvint à les déchiffrer. Il inventa pour cela une sorte de métier de tissage, analogue à ceux dont se servent les coiffeurs pour tresser les cheveux. Les cylindres des papyrus calcinés étaient suspendus à des fils de soie au moyen de vis. Des stylets délicats, des pincettes très fines, déroulaient le volume. Au fur et à mesure qu'étaient séparées les lignes d'écriture, on les collait sur de minces pellicules, et l'on déposait ces fragiles débris sur des bandes de toile. Quel miracle de patience fallut-il réaliser pour reconstituer de la sorte cinq cents manuscrits! Et quel empressement à les déchiffrer!

Ce fut une grosse déception lorsque l'on constata les piètres résultats de tant de soins. La bibliothèque était celle d'un philosophe épicurien, qui négligeait les auteurs classiques, les historiens, les savants. Cet homme aimable avait garni ses rayons de traités de musique, d'ouvrages épicuriens, de poésies légères.

Une autre demeure fut mise à jour en 1837. Ce fut la maison d'Argus, ornée d'une peinture murale représentant la légende d'Io et de son gardien aux cent yeux. Elle était habitée par un plus aimable philosophe encore. Car il ne se souciait point de philosophie, et vivait, parmi le confort le plus raffiné, au milieu d'œuvres d'art sans pareilles.

Toutes ces splendeurs avaient été respectées par le temps. L'illissable pluie de cendres fines s'amonecla sur elles, les conservant intactes, à l'abri de tout dommage, hormis les coups de pioche. Dans l'atelier d'un peintre épris des œuvres de la nature, on retrouva des coquilles qui semblaient fraîchement abandonnées sur le rivage. Les poutres calcinées à la surface montraient le bois neuf par les cassures. Un pain portait, imprimé dans la pâte, le nom du boulanger. La texture même des étoffes apparaissait. Sur le comptoir d'un apothicaire, des pilules d'une substance mystérieuse remplissaient des boîtes. Dans une épicerie se trouvaient des olives encore humides, et des bocaux renfermant du caviar, ma foi, presque mangeable.

Les hommes sont attentifs à protéger leur personne et leurs biens de l'assaut des éléments. Ils redoutent les fléaux qui détruisent leurs œuvres. Mais leurs efforts ne prévalent point contre le temps, qui effrite, disperse, anéantit au jour le jour le décor de leur vie. Et il ne reste,

des plus prudentes civilisations, que le souvenir transmis par les générations successives. C'est à une grandiose catastrophe, qui ensevelit deux villes entières, que nous devons de retrouver, après deux mille ans, la trace des temps abolis.

EDGARD LELONG.

LES BUVETTES ET LES VUES ANIMÉES

D'après le "New York World" les statistiques des deux dernières années démontrent que les spectacles de vues animées font une rude concurrence aux buvettes. En effet, pendant que les théâtres de vue augmentaient d'une centaine, les buvettes diminuaient dans une proportion presque égale.

Ce résultat n'a rien qui doive étonner. C'est aussi à cette période de la journée que les spectacles exercent leur plus grande attraction sur ceux qui n'ayant rien à faire se rendent au cabaret par désœuvrement.

Les vues animées répondent justement à ce besoin de combattre l'ennui qu'éprouvent un grand nombre de personnes. Et comme ces personnes peuvent se distraire pour 5 cents ou 10 cents, leur bourse y gagne en fin de compte, car on ne séjourne pas longtemps dans un bar avec une aussi faible somme. Il ne resterait donc pour rendre ce résultat bénéficiaire sous tous rapports, que d'exercer une surveillance parfaite sur les théâtres de vues animées et surtout de faire ajouter aux programmes des numéros instructifs.

UN HEROS CANADIEN

Même dans la politique il y a de justes retours; le sang des échafauds a fécondé la terre canadienne la mémoire de nos martyrs est restée vivante dans nos cœurs. Trois ans après le jour où un jeune homme de vingt-sept ans payait d'exemple en mourant comme un héros nous avions la plénitude des libertés politiques qui font les peuples forts. C'est leur page que je baise amoureusement dans l'histoire de mon pays. Ce héros de 27 ans dont j'évoque le souvenir refusait la veille de son exécution de recevoir sa femme et son enfant et poussait cette exclamation sublime: "J'aurais peur de manquer de cœur et de ne pas mourir patriote". Des misérables seuls pourraient résister à ces exemples qui nous ont entraînés et qui nous ont permis d'asseoir notre race sur des bases indestructibles.

Désormais son existence est garantie par une constitution libre et large. Quand nous nous disons Canadiens-français nous nous faisons aussi parfaitement respecter que le Français qui partout sait imposer l'estime de la patrie.

HONORE MERCIER.

PENSEES

Il voltige autour d'elle un souffle d'amour qui dit à l'âme: soupire.

Dante.

Les femmes ont la langue flexible, elles parlent plus tôt, plus aisément, plus agréablement que les hommes.

On les accuse aussi de parler davantage; cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge. La bouche et les yeux ont, chez elle, la même activité et la même raison. J. J. Rousseau.